Les Bons Chiens, 4 novembre 1866

Auteur : Baudelaire, Charles

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Les mots clés

Les Bons Chiens

Citer cette page

Baudelaire, Charles, Les Bons Chiens, 4 novembre 1866, 1866-11-04

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*
Consulté le 19/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/51

Informations sur le texte

Titre des textes« Les Bons Chiens »
Nombre de textes1
Pagination des textesp.3
Date1866-11-04
Date exacte de la publication4 novembre 1866
Lieu de publicationParis

Texte

Transcription diplomatique

LES BONS CHIENS

Ce poëme en prose est le seul morceau de littérature de M. Baudelaire qui ait été publié dans un journal belge, durant le séjour qu'il a fait à Bruxelles. Il n'a, d'ailleurs, été pour rien dans l'impression de ce remercîment à un ami qui l'avait gratifié d'un gilet...

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/51?context=pdf

Ceci demande explication.

M. Baudelaire a le désir impatient. Certains objets d'art, de curiosité, de toilette, sollicitent irrésistiblement son goût. Tel fut le gilet en question. À la plupart des hommes, ce gilet eût semblé un morceau de velours, sur lequel on se fût assis quelque peu ; en le voyant, le poëte songeait à l'automne, à l'été de la Saint-Martin, aux femmes mûres. C'était un gilet suggestif.

Ce prestigieux gilet se bombait, fort noblement, ma foi, sur la poitrine de M. Joseph Stevens, le grand peintre d'animaux, de qui la conversation toute conciliante et aimable et la parfaite égalité d'humeur, plaisaient beaucoup à M. Baudelaire. La première fois qu'il le vit, ce gilet : « Oh ! fit-il, avec enthousiasme, Stevens, que vous avez là un beau gilet ! » Et rencontrant M. Stevens, quelques jours après, mais avec un autre gilet : « Pourquoi, lui dit-il, d'un ton de reproche, n'avez-vous pas mis votre beau gilet ? »

On remplirait une page des variantes d'expressions de ce désir, que M. Stevens, très-impartial à l'endroit de son gilet, s'habitua à considérer comme celles d'une plaisanterie prolongée.

Un soir, enfin, que M. Baudelaire se trouvait à la taverne Horton, il s'exclama à si haute voix, et en prenant à témoin les amis présents, sur la beauté du gilet de M. Stevens, qui entrait, que celui-ci repartit : « Eh bien ! mon cher Baudelaire, puisque vous le trouvez si beau, le voulez-vous ? – Comment, si je le veux ? mais voilà deux mois que j'en meurs d'envie ! »

À l'instant, avec toute la vivacité imaginable, M. Stevens se dépouilla de son paletot et de son gilet.... Après quoi, il remit tranquillement son paletot, au grand étonnement des habitués de l'endroit, Anglais pour la plupart, qui, considérant la pétulance de son premier geste, avaient espéré une scène de pugilat.

Rentré chez lui avec le gilet de M. Stevens sous le bras, le poëte l'endossa, et sous son influence, célébra la gloire de l'homme magnifique qui venait de le gratifier d'un objet où il voyait tant de choses.

LES BONS CHIENS

(A M. Joseph Stevens.)

Je n'ai jamais rougi, même devant les jeunes écrivains de mon siècle, de mon admiration pour Buffon, mais aujourd'hui ce n'est pas l'âme de ce peintre de la nature pompeuse que j'appellerai à mon aide, non.

Bien plus volontiers je m'adresserais à Sterne, et je lui dirais : « Descends du ciel, ou monte vers moi des Champs-Élysées, pour m'inspirer, en faveur des bons chiens, des pauvres chiens, un chant digne de toi, sentimental farceur, farceur incomparable ; reviens à califourchon sur ce fameux âne qui t'accompagne toujours dans la mémoire de la postérité ; et surtout que cet âne n'oublie pas de porter, délicatement suspendu entre ses lèvres, son immortel macaron. »

Arrière la Muse académique ! Je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la Muse familière, la jeune, la citadine, la vivifiante, pour qu'elle m'aide à

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/51?context=pdf

chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté le pauvre dont ils sont les associés, et le poëte qui les regarde d'un œil fraternel.

Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède, danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élance indiscrètement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, quelquefois hargneux et insolent comme un domestique ! Fi surtout de ces serpents à quatre pattes frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste de l'ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour joueur aux dominos !

À la niche, tous ces fatigants parasites ! Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonnée ! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histrion, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette bonne mère, cette vraie patronne des intelligences.

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent, solitaires, dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spirituels : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons une espèce de bonheur ! »

« Où vont les chiens ? » disait autrefois Nestor Roqueplan dans un immortel feuilleton qu'il a sans doute oublié, et dont moi seul, et Sainte-Beuve, peut-être, nous nous souvenons encore aujourd'hui.

Où vont les chiens, dites-vous, hommes peu attentifs ? Ils vont à leurs affaires.

Rendez-vous d'affaires, rendez-vous d'amour. À travers la brume, à travers la neige, à travers la crotte, sous la canicule mordante, sous la pluie accablante, ils vont, ils viennent, ils trottent, ils passent sous les voitures, excités par les puces, la passion, le besoin ou le devoir. Comme nous, ils se sont levés de bon matin, et ils cherchent leur vie, ou courent à leurs plaisirs.

Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue, et qui viennent chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal ; d'autres qui accourent de plus de cinq lieues pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines sexagénaires, dont le cœur inoccupé s'est donné aux bêtes, parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus.

D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour, quittent, à de certains jours, leur département, pour venir, à la ville, gambader une heure autour d'une belle chienne, un peu négligée dans sa toilette, mais fière et reconnaissante.

Et ils sont tous très-exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles.

Connaissez-vous la paresseuse Belgique, et avez-vous admiré, comme moi, tous ces chiens attelés à la charrette du boucher, de la laitière ou du boulanger, qui témoignent, par leurs aboiements triomphants, du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux ?

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/51?context=pdf

En voici deux qui appartiennent à un ordre encore plus civilisé. – Permettez-moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit en bois peint, sans rideaux, des couvertures traînantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poêle allumé et ronflant, un ou deux instruments de musique détraqués, – oh ! le triste mobilier ! Mais regardez, je vous prie, ces personnages intelligents, qui, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, surveillent avec une attention de sorcier l'œuvre sans nom qui mitonne sur le poêle, et au centre de laquelle une longue cuiller se dresse, plantée comme un de ces mâts aériens qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

N'est-il pas juste que de si zélés comédiens ne se mettent pas en route sans avoir lesté leur estomac d'une soupe puissante et solide ? Et ne pardonnez-vous pas un peu de sensualité à ces pauvres diables qui ont à affronter tout le jour l'indifférence du public et les injustices d'un directeur qui se fait la grasse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre bons comédiens ?

Que de fois j'ai contemplé, riant et attendri, tous ces philosophes à quatre pattes, esclaves complaisants, soumis ou dévoués, que le dictionnaire républicain pourrait aussi bien qualifier d'officieux, si la république, trop occupée du bonheur des hommes, avait le temps de ménager l'honneur des chiens.

Et que de fois j'ai pensé qu'il y avait peut-être quelque part (qui sait, après tout ?), pour récompenser tant de courage, tant de patience et de labeur, un paradis spécial pour les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés et désolés ! Swedenborg affirme bien qu'il y en a un pour les Turcs et un pour les Hollandais.

Les bergers de Virgile et de Théocrite attendaient pour prix de leur chant alterné un bon fromage, une flûte du meilleur faiseur ou une chèvre aux mamelles gonflées.

Le poëte qui a chanté les pauvres chiens a reçu pour récompense un beau gilet d'une couleur à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin.

Aucun de ceux qui étaient présents dans la taverne de la rue Villa-Hermosa n'oubliera avec quelle pétulance le peintre s'est dépouillé de son gilet en faveur du poëte, tant il a bien compris qu'il était bon et honnête de chanter les pauvres chiens.

Tel un magnifique tyran italien, du bon temps, offrait au divin Arétin soit une dague enrichie de pierreries, soit un manteau de cour en échange d'un précieux sonnet ou d'un curieux poëme satirique.

Et toutes les fois que le poëte revêt le gilet du peintre, il est contraint de penser aux bons chiens, aux chiens philosophes, aux étés de la Saint-Martin, et à la beauté des femmes très-mûres.

CH. BAUDELAIRE.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/51?context=pdf

Analyse

DescriptionAprès la note de présentation par Poulet-Malassis (non signée), tirée de *La Petite Revue*, le poème en prose est précédé du titre « Les Bons Chiens (À M. Joseph Stevens.)

Information sur l'édition

Référence bibliographique*Le Grand Journal*
Mentions légalesTexte de Charles Baudelaire : Domaine public
Contributeur(s)Pregnolato, Francesca (édition numérique et transcription)
Notice créée par Francesca Pregnolato Notice créée le 12/01/2023 Dernière modification le 07/08/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/51?context=pdf

RETRO NEWS

LES BONS CHIENS

COURRIER JUDICIAIRE

LES BONS CHIENS

LE COMBAT DE COQS

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/51?context=pdf